

TARDI

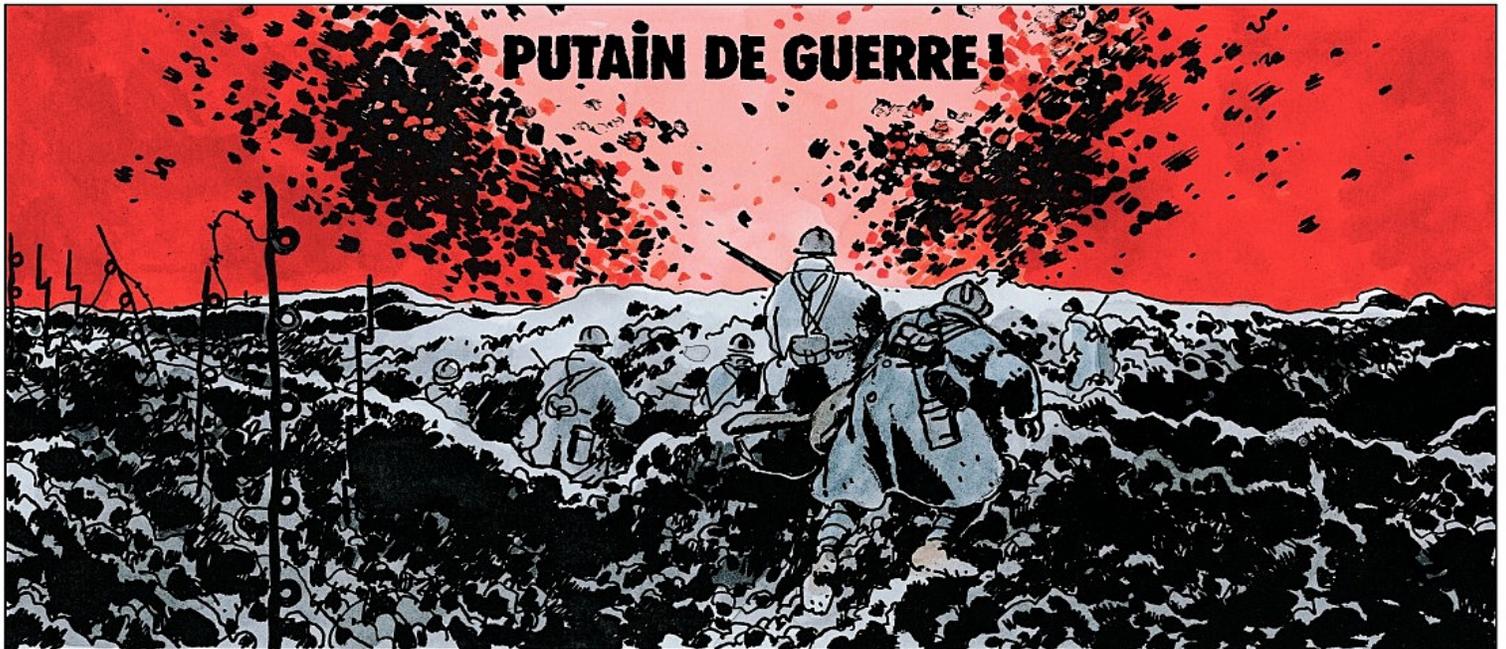
# 1916

VERNEY



“ Au moment où se termine cette année de guerre, vous pouvez tous considérer votre œuvre avec fierté et mesurer la grandeur de l'effort accompli.”  
*Ordre du jour aux armées françaises. J. JOFFRE, au GQG le 29 décembre 1915.*

“ L'année qui s'ouvre vous apportera, mes amis, la fierté d'achever la défaite de l'ennemi, la joie de rentrer à vos foyers et la douceur d'y fêter la victoire auprès de ceux que vous aimez.”  
*Lettre du président de la République, Raymond POINCARÉ le 1<sup>er</sup> janvier 1916.*



**PUTAIN DE GUERRE !**

C'était pas demain la veille qu'on allait rentrer à la maison.  
Le capiston avait eu son compte, et bien qu'on soye habitués,  
c'était pas bon pour notre moral de voir dans quel état on l'avait mis.



ISBN 978-2-203-01742-9  
9 782203 017429  
Prix : 2,50 €

© 1914-1918 / Tardi / Casseman / 2008

Tout ça ne ressemblait plus à rien. Dans le Grand chaudron où on était, on s'efforçait de tenir des positions dérisoires au beau milieu d'une décharge publique - une sorte de morgue en plein air.

Pour enterrer les cadavres des copains, il nous fallait attendre la nuit, en espérant ne pas se trouver piégés par une fusée éclairante, à jouer les ombres chinoises qu'on tire pour un kilo de sucre ou un panier garni, à la foire du Trône.

En janvier, on a eu de la neige, ça faisait plus propre, mais des morceaux de viande humaine tombaient quelquefois en flocons rouges sur le linceul dégueulasse du champ de bataille.

On se les gelait. N'essayez surtout pas d'imaginer l'état de nos pinglois ni l'odeur de nos couennes. C'est l'estomac dans les talons qu'on attendait la rambouille qui, dans le meilleur des cas, nous arrivait toute boueuse. Ça voulait dire que la corvée avait dû s'aplatir au fond d'un boyau, les bouthéons à la renverse. Dans le pire des cas, la soupe était toujours en route assaisonnée aux shrapnels, et on la sautait.

Les Boches, eux aussi, avaient touché un gracieux bitas en acier. La première fois que j'en ai vu un, c'était plus tard, pendant la bataille, sur le crâne du cadavre d'un grand et jeune Teuton coupé en deux.



Notre division a reçu l'ordre de changer de secteur. Comme de pauvres réservistes prenaient notre place aux tranchées, on a bien compris qu'on avait besoin de chair fraîche ailleurs et qu'on avait pensé à nous autres, comme de bien entendu !



Les Tommies s'étaient collé sur le cassis un plat à barbe en fer embouti, un "brodie", comme ils disaient. Ils préparaient une offensive décisive, les Anglais.



Les Huns, comme ils disaient, allaient être enfoncés, anéantis, totalement écrasés, et ça serait la fin de la guerre ! C'était une magnifique offensive à laquelle on devait participer, nous aussi, et ça nous mettait la joie au cœur, cette perspective !



Le 21 février, les Allemands ont commencé à s'acharner sur un patelin stratégique et symbolique, paraît-il. Moi, j'aurais pas donné un sou pour le connaître, ce patelin, mais le Kronprinz, le rejeton à Guillaume, voulait y entrer à tout prix, après avoir tout cassé.



Les civils avaient quitté les lieux, les obus boches pilonnaient l'endroit et sa garnison planquée dans la citadelle. Elle était plus du tout affirante, la sous-préfecture, elle déqueulait dans la Meuse les ventres couverts de ses mochetés de bicoques.



C'était précisément pour défendre cette ville déjà bien rainée et plus vraiment choucarde - si toutefois elle l'avait jamais été un jour - qu'on nous envoyait crever.



C'est qu'il y avait un sacré trafic sur les chemins qui menaient au massacre et des équipes de territoriaux en bavaient énormément pour garder en état les voies d'accès aux abattoirs. La boucherie nécessitait une main-d'œuvre abondante afin d'avoir, chaque jour, son compte de macchabées. Ces cantonniers de l'enfer étaient des vioques qui avaient passé l'âge d'aller à la tuerie.

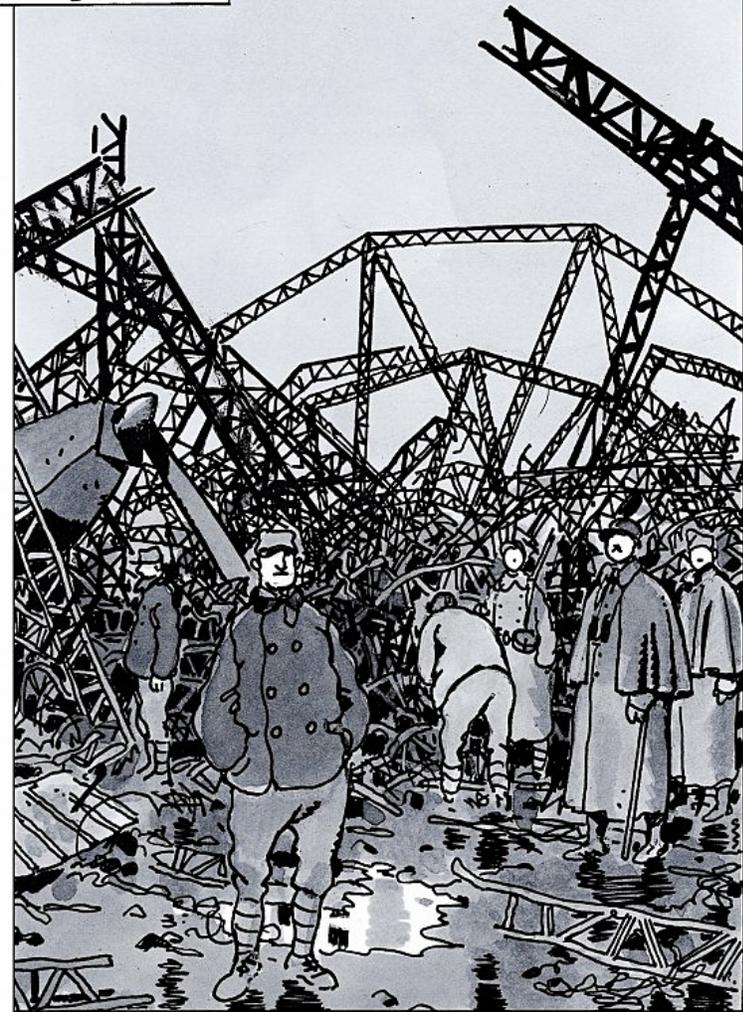
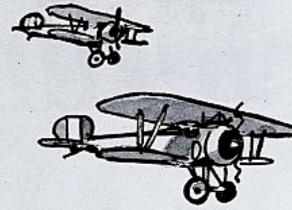


Godet, un de ces "terribles toriaux" avait un fils aviateur et il se faisait du mouçon pour le môme, ça se comprenait. Je lui avais causé une ou deux fois, pas plus, à Godet.

Lorsque son biplan a été touché et que le môme a commencé à cramer par les jambes, il a juste eu le temps de se tirer une balle dans la tête avant de s'écraser au sol.



Une "kolossale" garniture de choucroute de plus de 200 mètres de long, qui s'en revenait de bombarder quelques villes - Paris ou Londres - afin de tuer des civils dans leur sommeil, bien au chaud au fond de leurs lits, s'était égarée au-dessus de la zone des combats. Le gros Zeppelin avait eu la mauvaise idée de passer à la verticale du petit 75 d'un auto-canon de la défense contre les avions, et son pointeur s'était fait un plaisir de flamber cette énorme banane perdue, gorgée d'hydrogène.



L'offensive avait commencé. Les Boches semblaient tenir absolument à passer par Verdun. Nous, on voulait pas. Le Bois des Caures, ça ne vous dit pas grand-chose ... Galipol, Morille, Fluet, Fléran, et tant d'autres pauvres types, y sont restés pour des primes.



On planque l'artillerie pour échapper à la vue des avions français.



Agrippé au bord d'un entonnoir et plus mort que mort, c'était bien mon Prusco du p'tit bois qui était là ! Il n'avait donc pas terminé la guerre dans un hôpital ni dans un camp de prisonniers. Et moi, comment est-ce que j'allais la finir, cette palain de guerre ? ... Dans quel état j'allais le ramener mon nez d'bœuf ?



On planque l'artillerie pour échapper à la vue des avions allemands.



Il y avait ceux qui se laissaient docilement accompagner au poste de secours, sans leurs yeux, sans leur visage, sans leur bouche ni leur langue, leurs tripes dans les poignes, ne pouvant plus faire sortir d'eux-mêmes que de faibles râles.



Et puis il y avait, bien plus nombreux, ceux qui restaient sur le terrain, comme Raoul, que j'avais eu du mal à reconnaître. Dans le civil, il était livreur chez "Nicolas", alors on l'appelait Nectar, mais y buvait pas. Les autres gros pochefrons du régiment se foutaient de sa gueule.

On l'aimait pas beaucoup, Raoul. Il était rongé par une chose qu'il avait faite. Il s'était confié à l'aumônier. "J'ai tué un homme." "Tu n'as fait qu'accomplir ton devoir de bon Français devant Dieu et devant les hommes, raison de plus pour boire un coup!" qu'il lui avait dit le curéton. Ça le rongait quand même, ce qu'il avait fait, Raoul, alors il a passé sa tête par-dessus le parapet. Il n'a pas attendu bien longtemps. Une grenade à manche l'a terminé!

Faut dire que s'il n'avait pas trouvé de réconfort chez le ratichon, il n'en avait pas trouvé beaucoup non plus chez les copains. Faut dire que par la maladresse de Raoul, Fluet s'était fait étendre par un Allemand, au Bois des Coûres. J'ai eu du mal à le reconnaître, Raoul...



La Voie Sacrée! Pourquoi pas la Sainte et Glorieuse chaussée qui mène au paradis sous une pluie de pétales de roses et dans les effluves d'encens? Plus atroces seront nos plaies et meilleure sera notre place dans les nuages d'ypérite, à la droite de notre "Saigneur". Moi, les bondieuseries m'avaient toujours donné envie de vomir dans le bénitier!

La Voie Sacrée... mon cal ! La noria des croix de bois, oui !



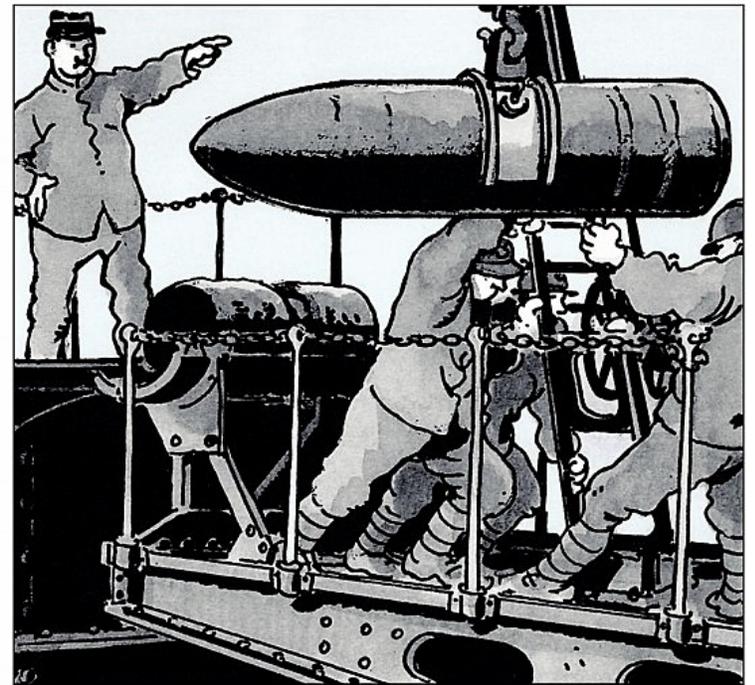
Les descendants de tes ancêtres les Gaulois t'ont donné des outils et ils t'ont fait trimer chez toi, pour eux . Aujourd'hui ils t'ont fait venir chez eux, t'ont donné un fusil et ordonné de tuer le plus possible de barbares boches. Tu vas peut-être te faire tuer, toi, pour eux, mais si tu fais bien ton boulot, tu auras une jolie croix de guerre en bronze !



Maintenant que tu as été fait aux pattes, les Allemands ne te maltraitent pas mais ils te relâquent en loucedé. Ils ont un peu peur de toi, ce "sauvage" porteur de la culture française, coupeur de têtes et d'oreilles boches. En te demandant qui sont les barbares, peut-être veulent-ils te retourner contre tes maîtres, ces défenseurs de la civilisation, qui t'ont envoyé sans scrupules au carnage ?



Elle s'industrialisait salement, cette guerre, et avec de gros profits réalisés sur nos cadavres, en plus!



Automobiles, avions, motocyclettes, auto-camions, saucisses et gros canons...  
C'est pas beau l' progrès? On y était entrés de plain-pied dans le 20<sup>ème</sup> siècle,  
ça on pouvait même dire qu'on y était entrés les deux pieds devant!

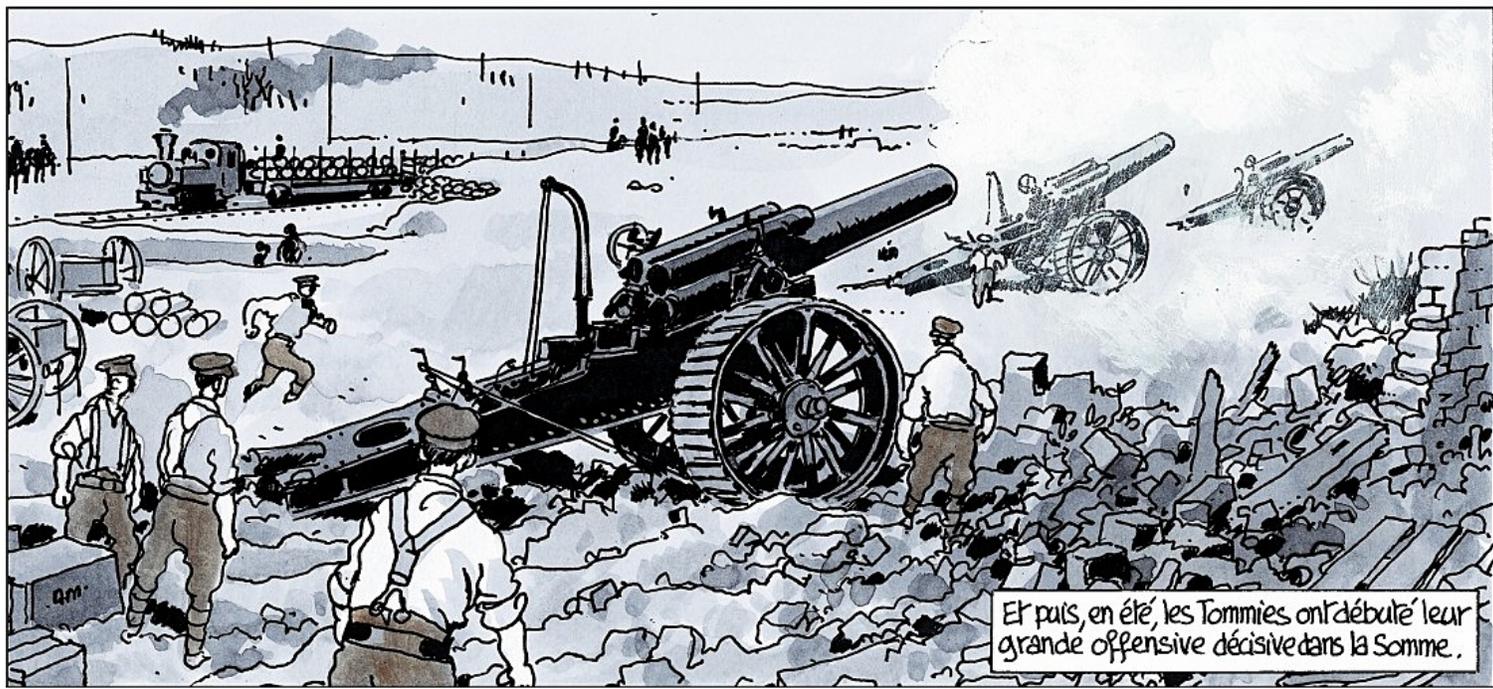


En février, le fort de Douaumont, désarmé comme les vingt autres forts qui dépendaient de Verdun, avait été pris par les Allemands. Ils s'étaient pointés par le dessus. Pas un seul coup de feu n'avait été tiré.

La quarantaine de "terribles toraux" qui gardaient Douaumont étaient en train de taper le carton quand, surpris, ils ont vu rappliquer les Alboches.

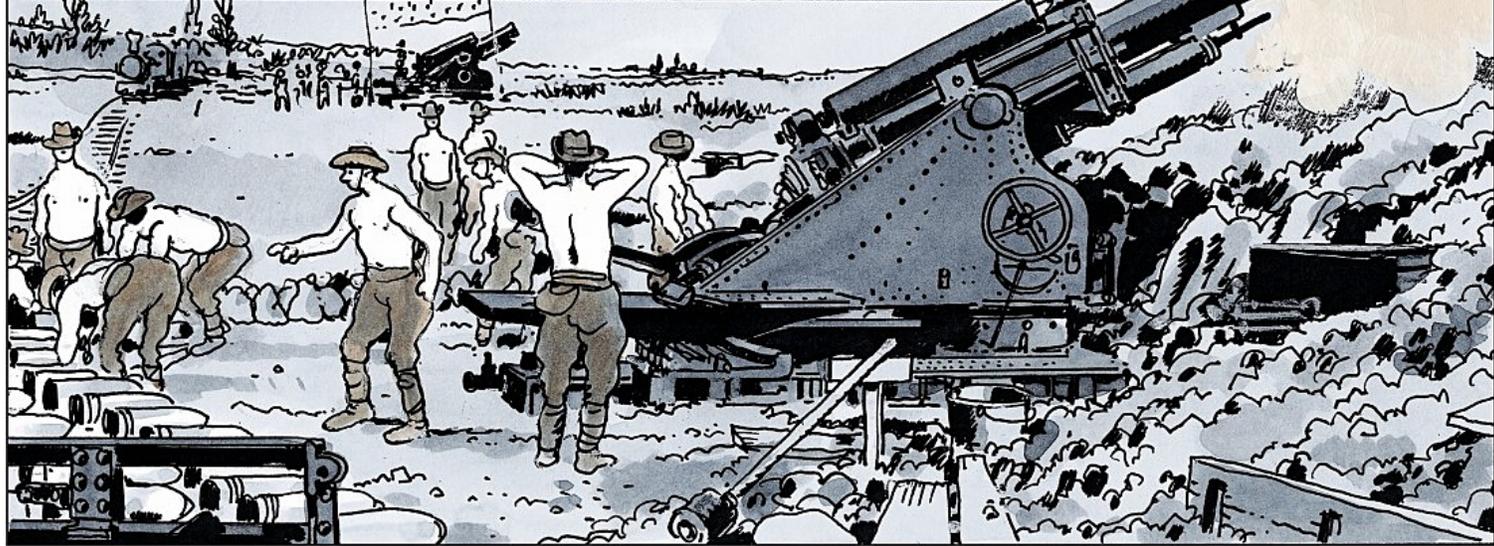


On a su seulement trois mois plus tard qu'un feldgrau, occupé à réchauffer sa gamelle de patates aux choux dans l'infirmerie, avait provoqué une macousse. explosion - 800 de ses potes avaient été pulvérisés! Bronzier voulait qu'on lui élève un monument. Quant à Gustave, il était convaincu que ce brave serviteur du "clown-prince" travaillait pour nous. Il était sérieux, Gustave, quand il disait ça.



Et puis, en été, les Tommies ont débuté leur grande offensive décisive dans la Somme.

Les "rôtisseurs de pucelle", selon le curé, voulaient bouffer du Hun ! Pour ça, ils avaient convoqué des Australiens, des Hindous, des Canadiens, des Néo-Zélandais, des "Canavens" Français, tout un tas de monde. Et ça s'activait ferme en préparation d'artillerie.



On leur a donné un coup de main, aux Anglais, histoire de participer, mais pas aussi important que prévu, parceque Verdun nous avait trop bouffés.

Nos "ennemis héréditaires", selon l'instituteur, voulaient enfoncer les lignes de notre ennemi commun. Moi, je vous le dis, dans toute cette affaire je n'avais pas d'ennemi et je trouvais ça un peu fort qu'on m'ait envoyé là où j'étais!



Les "Angliches" ont sorti de derrière les fagots une arme tout à fait moderne dont ils étaient très fiers.

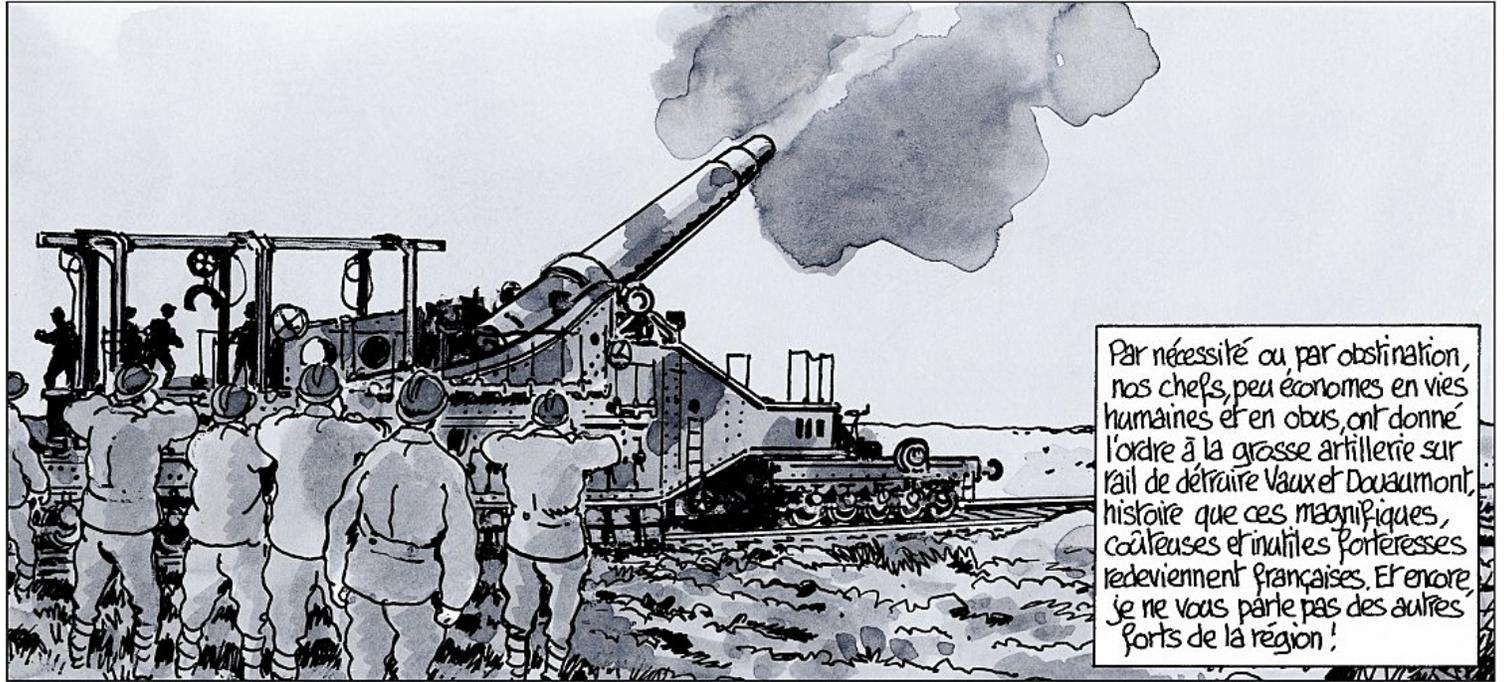


De Douaumont à Vaux, les Allemands avaient mis 100 jours pour avancer de 3 kilomètres! C'est vous dire l'ampleur des combats et la volonté qu'on mettait à rendre leur séjour chez nous désagréable!



Dans le petit fort de Vaux, on s'est battu, dessus, dessous dans les gaines, les fossés, les caponnières et les casernes, à la grenade, à la mitrailleuse, aux gaz, au lance-flammes, à la baïonnette et à mains nues. Après cinq jours de siège, les pauvres types emmurés dans ce tombeau pouvaient rien pouvoir plus. Privés d'eau, ils buvaient leur pisse et finissaient par se rendre. C'étaient bien eux, les pauvres pigeons du fort de Vaux! ... ça, j'aurais pas voulu y être.





Par nécessité ou par obstination, nos chefs, peu économes en vies humaines et en obus, ont donné l'ordre à la grosse artillerie sur rail de détruire Vaux et Douaumont, histoire que ces magnifiques, coûteuses et inutiles forteresses redeviennent françaises. Et encore, je ne vous parle pas des autres forts de la région !



Vaux, totalement ruiné, a été repris en novembre. Ruiné, certes, mais désormais français pour toujours, des coffres du fossé aux cheminées d'aération !



À Verdun, les Allemands n'étaient pas passés, et dans la Somme, les Anglais n'avaient pas percé.

En fin d'année, Louise m'a envoyé une lettre qui a franchi sans difficulté le contrôle postal. Elle travaillait maintenant à Puteaux, dans une usine d'alésage d'obus. C'était son effort de guerre à elle, comme elle disait.



Elle avait donc quitté sa patronne et la boutique de fleurs de la Place Gambetta. Elle se rendait pas compte, Louise, bien sûr, faut y avoir été pour comprendre...



Et la guerre continuait...

## 1916

**“Au moment où se termine cette année de guerre, vous pouvez tous considérer votre œuvre avec fierté et mesurer la grandeur de l'effort accompli.”**

Ordre du jour aux armées françaises.  
Au GQG le 29 décembre 1915. J. Joffre.

**“L'année qui s'ouvre vous apportera, mes amis, la fierté d'achever la défaite de l'ennemi, la joie de rentrer à vos foyers et la douceur d'y fêter la victoire auprès de ceux que vous aimez.”**

Raymond Poincaré, président de la République. Le 1<sup>er</sup> janvier 1916.

Après 16 mois de commandement, Joffre n'est plus tout à fait le chef incontesté. La classe politique écartée des décisions militaires dès août 14, ostensiblement désinformée par le GQG et tenue à l'écart par le généralissime, commence à réagir. Les interrogations et les sujets de mécontentement s'accroissent.



Déficiences du commandement, carences matérielles notoires, maladroites diplomatiques, conduite de la guerre, autant de points que les parlementaires soulignent et discutent. Pour éteindre les doutes et faire taire certaines critiques, le président du Conseil Aristide Briand, qui espère ranimer l'unité nationale, nomme Joffre, le 2 décembre 1915, commandant en chef des armées françaises. Cela correspond bien à une des attentes de Joffre car pour lui, il manque un patron aux armées alliées. Et bien entendu il vise cette fonction, c'est un pas vers le poste espéré.

Le 6 décembre c'est donc un Joffre confiant qui, de sa propre initiative, réunit à son Grand Quartier Général de Chantilly les autres principaux responsables militaires alliés. Unaniment ils acceptent sa proposition d'offensives simultanées sur l'en-

semble des fronts des armées de l'Entente, le moment idéal pour attaquer devant se situer au début de l'été.

La réussite de ce grand conseil de guerre fait la preuve que les chefs militaires lui reconnaissent une sorte de suprématie de commandement. Sans avoir été désigné, il est bien considéré comme le chef des armées alliées. Mais le général Haig, commandant des forces britanniques, se verrait bien, lui aussi, devenir le responsable des opérations sur le front occidental.

Conformément aux directives de Joffre, un plan d'attaque sur le front occidental est adopté début février. La bataille sera commandée par le général Foch, commandant le groupe d'armées du Nord, et le coup sera porté dans la Somme, par 42 divisions soutenues par 1700 canons lourds. Néanmoins, de leur côté, les Britanniques construisent leur propre opération, au détriment de l'attaque massive approuvée à Chantilly.

Du côté allemand, confronté aux effets maintenant incontestables du blocus maritime



allié et n'ayant pas obtenu la victoire escomptée sur le front russe, il devient vital de rompre l'enlisement de la guerre. Et une victoire militaire majeure sur la France ou la Grande-Bretagne devrait imposer l'ouverture de négociations. Dans ces conditions elles seraient encore favorables pour Berlin.

Aussi, Falkenhayn, le généralissime allemand, otage tout au long de l'année 1915 de l'irritante élasticité du front russe, décide-t-il brutalement de retourner ses forces sur le front occidental et d'y fournir son principal effort.

Pourtant début janvier, tout à la préparation de son “coup de grâce”, Joffre reste sourd à différents racontars concernant la région de Verdun et qui parviennent à Chantilly. De plus en plus précis, des indices puis des renseignements indiquent des préparatifs d'une attaque allemande devant Verdun pour le début du mois de février.

Les rumeurs arrivent jusqu'au Parlement et à l'Élysée. Poincaré s'inquiète. Il fait savoir à Joffre qu'il envisage de parcourir le plus tôt possible la région fortifiée de Verdun pour se rendre compte sur place de la situation. Mais Joffre l'en dissuade, puis lui propose de l'accompagner.

tifie, mais très mécontent d'être critiqué dans son rôle de commandant demande à connaître l'identité de ses détracteurs. “Le seul fait que le gouvernement accueille des communications de ce genre [...] est de nature à jeter un trouble profond dans l'esprit de discipline de l'armée.”

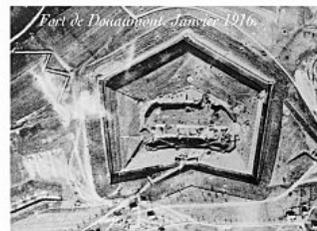


Fort de Douaumont. Janvier 1916.

Et Poincaré accepte. À Verdun, il entend pouvoir lui adresser de vive voix les graves et urgentes questions qui le troublent. De fait, par diverses sources, il a été informé du très mauvais état des défenses en avant de Verdun. Driant, un officier supérieur mais également écrivain et député, alarme depuis plusieurs semaines de l'absence de deuxième ligne et des difficultés à obtenir les matériaux et les approvisionnements devant servir à renforcer les positions. Des généraux, troublés par certaines décisions édictées par le Grand Quartier Général, ne se sont pas gênés pour en informer des parlementaires à l'oreille attentive.

Mais le silence de Joffre persiste. Poincaré insiste et communique ses craintes à Gallieni, le nouveau ministre de la Guerre. Alors Joffre talonné répond, rassure, jus-

Pourtant, le 19 janvier, il envoie le général de Castelnau inspecter la région. Dès son retour celui-ci remet un rapport très sévère, alarmiste même sur les faiblesses défensives du secteur. Mais Joffre entièrement concentré sur la préparation de sa bataille de la Somme ne veut



Fort de Douaumont. Janvier 1916.

toujours pas se laisser influencer. Pour lui, “du point de vue stratégique, Verdun, vu du côté allemand, ne se justifie pas”. “La conclusion de la guerre ne pourra se produire que par un bouleversement majeur et ce terrain ne s'y prête pas.” Il faudra attendre le 10 février pour qu'à Chantilly, il admette enfin la possibilité d'une puissante attaque allemande sur Verdun et donne des ordres pour préparer l'acheminement de matériels, de canons (170) et de troupes vers la région fortifiée.

À ce moment, une grande partie des unités d'assaut du Kronprinz est déjà en place, blottie dans les tranchées de départ. Les Allemands ont fixé l'attaque “Jugement dernier”, c'est le nom de code de l'opération, au samedi 12 février.



Mais pourquoi Verdun ? En 1914, la place a prouvé ses possibilités de résistance en bloquant les manœuvres allemandes et, avec ses 28 forts et ouvrages dont certains très



modernes, elle reste un des piliers du front français. Quant au fort de Douaumont, sorte de cuirassé terrestre ancré devant la ville, il en est l'invulnérable gardien.

Dans ce secteur, le front français forme un grand saillant dangereusement en pointe dans les lignes allemandes. Cette géographie expose, sur les deux flancs, une grande partie des troupes françaises aux tirs de l'artillerie allemande. Ensuite, la poche est traversée à sa base par la rivière Meuse, ce qui fragilise les communications et les possibilités d'approvisionnement des troupes françaises installées sur la rive droite. Du côté allemand l'important couvert forestier devrait assurer le camouflé de l'attaque.

l'armée allemande reprendrait vigueur et que cela contrarierait très sérieusement les préparatifs de la grande bataille franco-anglaise supposée se produire dans les mois à venir. Et il insiste sur l'effet de surprise de son opération. Concentré sur un front très limité, cela évitera de faire appel à des effectifs tels que les autres fronts en seraient dégarnis de manière préoccupante. Falkenhayn est, à ce moment, persuadé que la puissance de son artillerie pilonnant ce petit secteur, étroit et partiellement isolé de la rive droite de la Meuse, lui donnera immédiatement la maîtrise du terrain et amènera la chute presque immédiate de la cité. Du côté français Joffre, qui ne croit plus aux fortifications permanentes depuis la chute des forts belges et français écrasés sous les obus des mortiers lourds allemands en 1914, a démantelé les places fortes et les a transformées en simple zone fortifiée. Et ce depuis août 1915.

Suivant cette logique, l'artillerie des forts, y compris les pièces de flanquement nécessaires à leur défense rapprochée, a été prélevée au bénéfice des armées en campagne. Il ne reste donc dans les ouvrages que les quelques pièces sous tourelles qui sont indémodables. Quant aux garnisons permanentes, elles ont été supprimées et remplacées par de petites formations de vieux soldats territoriaux. Ce déni de la fortification permanente est un exemple des aveuglements qui ont frappé les élites militaires dès le début de la guerre. Comment expliquer ce manque évident de bon sens, alors que des

25 février : les premiers prisonniers français.



mais elle est régulièrement sous le feu des canons à longue portée de l'ennemi. Il reste, venant de Bar-le-Duc, un petit chemin de fer régional à voie réduite appelé le Meusien, mais il est pour le moment incapable de répondre aux impérieuses exigences logistiques d'une grande bataille.

en arrive de nouveau à douter fortement de l'imminence d'une attaque sur Verdun.

Le lundi 21 février à 4 heures du matin, solitaire, un gros projectile de marine éclate à proximité de la cathédrale. Puis à 7h12 heure française, 8 heures à l'heure allemande, éclate une brutale et intense canonnade qui se transforme



Mais tout cela est bien éloigné des préoccupations immédiates des hommes qui tiennent le secteur. Pour échapper au froid mordant de ce début février, ils se terrent le plus possible au fond des abris.

De l'autre côté, dans la plus grande discrétion, 900 canons dont 2/3 de pièces lourdes attendent l'heure. L'action de cette artillerie est primordiale. Sa soudaineté doit étouffer toutes les velléités de résistance. Sa brutalité va pulvériser les premières lignes et les barrages d'obus de gros calibres, concentrés sur les lignes de communication et les arrières du front, se doivent d'isoler les survivants. Mais le 12 un épais brouillard recouvre la région, ce qui interdit l'observation des objectifs. L'attaque est reportée de 24 heures. Le 13 le temps est encore détestable et il persiste les jours suivants. Le 18 février les troupes d'assaut, qui sont très inconfortablement installées en première ligne, sont renvoyées à l'arrière. Enfin le 20 le ciel se dégage et, sous un froid très vif, les troupes d'assaut retournent en première ligne.

Pendant ce temps, le haut commandement français, renseigné par de nombreuses informations contradictoires,

progressivement en un bombardement d'une violence encore jamais rencontrée. À partir de 15 heures les tirs s'accroissent et à 16h45, alors que la nuit tombe, l'infanterie allemande sort de ses tranchées et commence sa progression sur la rive droite de la Meuse. Sur un front de 8 kilomètres, les troupes d'assaut s'élancent avec confiance vers la cité.

La bataille de Verdun vient de commencer. Elle va durer 300 jours et 300 nuits.

Le 25, comme un coup de tonnerre, l'armée allemande offre à la propagande impériale une brillante démonstration de sa supériorité avec la prise du fort de Douaumont. Ce succès laisse présager la chute imminente de Verdun.



Ensuite le maillage des réseaux ferrés et routiers est dense et bien structuré dans le camp allemand. Enfin il s'y ajoute une raison dynastique. La V<sup>e</sup> armée qui va attaquer est commandée par le Kronprinz Guillaume, fils aîné de l'empereur et futur héritier de l'Empire.

Mais au-delà de ces considérations militaires, Falkenhayn a persuadé le Kaiser que la chute brutale de la vieille cité française aurait un impact considérable sur le moral des armées et de la population française. Que le prestige de

millions d'hommes sont simplement terrés dans des tranchées sommaires ? Pourtant le moindre abri bétonné devrait apparaître comme un solide atout supplémentaire dans le système défensif.

Depuis le début de l'année 1915, l'isolement du secteur est bien connu à Chantilly et si quelques améliorations ont été entreprises, en février 1916, il ne se trouve qu'une seule route venant de Bar-le-Duc pour accéder à Verdun. Quant au chemin de fer, il n'existe qu'une unique voie reliée au réseau national,

Pendant une dizaine de jours l'assaillant bouscule les défenses françaises, mais il ne parvient pas à disloquer le front. En effet depuis le 25 février Joffre a confié au général Pétain la défense de Verdun. Celui-ci l'a organisée

propre offensive dans la Somme. Fin avril il éloigne Pétain du sanglant champ de bataille en lui confiant le commandement du groupe d'armées et il confie le commandement de l'armée de Verdun à une étoile montante, le



sur les deux rives de la Meuse et s'est attaqué immédiatement à un problème majeur : la mortelle déficience des voies de communication.

Le 4 mars le grand état-major allemand doit admettre l'évidence : son offensive fulgurante est un échec. Le 6 mars Falkenhayn transforme radicalement ses objectifs, il étend son offensive sur la rive gauche. La détermination française de défendre Verdun vient de conduire Falkenhayn à une nouvelle stratégie, celle de l'usure des armées françaises. L'écrasante supériorité de son artillerie ne pourra qu'entraîner très rapidement des pertes humaines innombrables et une atteinte morale décisive.

Attaques, contre-attaques, assauts, une lutte acharnée va opposer les deux armées. Une seule consigne pour les Français : tenir.

Mort-homme, Cote 304, Avaucourt, ravin de la Hayette sur la rive gauche, Douaumont, la Caillette, Vaux, Fleury, Thiaumont sur la rive droite, sont autant de lieux que les combattants vont associer à l'enfer. Ruines de villages, restes de bois, vestiges de fortifications sont pris, perdus, repris alors que gaz, lance-flammes et mines en rajoutent aux misères quotidiennes.

Pourtant Joffre estime que l'initiative est trop allemande et surtout il est agacé par les demandes répétées de Pétain qui réclame sans cesse des hommes et des moyens. Ce qui ne peut que contrarier sa

général Nivelle. Mais cela ne change pas le quotidien des défenseurs, toujours sous le feu d'une artillerie allemande dominante.

Au début de la bataille l'aviation allemande contrôlait le ciel et maîtrisait les réglages de son artillerie, mais à partir d'avril l'aviation française reprend la maîtrise du ciel et assure avec précision et régularité les dangereuses missions de photographie aérienne, de réglage des tirs, et d'observation. Les lents et frêles appareils Farman et Caudron se trouvent progressivement mieux protégés par une chasse chaque jour plus énergique et audacieuse qui harcèle les appareils ennemis. D'autres ne laissent aucun répit aux yeux allemands en se spécialisant dans la destruction de leurs ballons d'observation. Pourtant, avec lenteur, lambeaux de terres après vestiges de bois, restes



de menthe dans le nez [...]. Quelle mort épouvantable pour les soldats qui y étaient, car il leur était impossible d'essayer de percer le béton." Pendant ce temps, les principaux responsables socialistes européens, réunis à Kienthal en Suisse, appellent solennellement à une paix "sans annexion ni indemnité" et demandent à leurs parlementaires d'abandonner leurs postes gouvernementaux et de ne plus voter les crédits de guerre. Et que de drames sur cette terre lunaire qui ne cesse de rugir, de jaillir, et de tanguer. En février les hommes mourraient de froid, maintenant ils meurent de soif, demain ils périront noyés dans la boue. Aucun endroit n'est sûr. Le 8 mai au matin, une très forte explosion ébranle le fort de Douaumont occupé par les

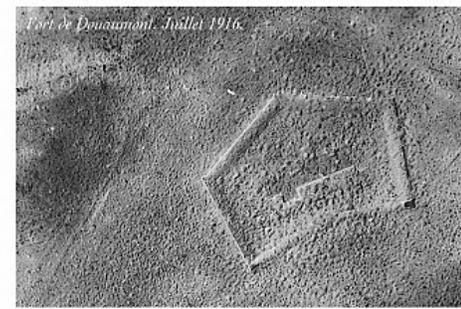


de fortifications après ruines de villages, les Allemands grignotent cette terre sanglante complètement calcinée.

Adelpe Pousse, un curé de campagne aumônier régimentaire à Verdun, décrit ainsi sa visite de l'ouvrage de Thiaumont : "Les Boches qui l'avaient pris avaient été emmurés dedans par notre artillerie, on marche le corps en deux dans de la bouillie humaine, car c'est partout un mélange d'eau, de boue et de cadavres, des bottes allemandes dans lesquelles sont des tibias pendents à la galerie, ce sont des soldats qui ont été écrasés par l'effondrement du plafond : nous nous sommes mis du coton imbibé

Allemands. Une épaisse fumée envahit l'ouvrage, très vite les secours s'organisent, mais 650 soldats allemands et 25 officiers sont retrouvés morts. Rapidement muré, un des couloirs du fort va leur servir de fosse commune. Ils y reposent encore aujourd'hui. Et les combats se poursuivent. Falkenhayn qui est maintenant bien informé des préparatifs alliés dans la Somme se méfie de cette offensive sur le front occidental. Il lui faut donc empêcher ou retarder cette attaque. Pour cela une seule possibilité, continuer les assauts sur Verdun pour en finir avec cette insolente armée française.

Le 2 juin les troupes allemandes parviennent enfin sur les superstructures ruinées du petit fort de Vaux. Pendant 5 jours dans les galeries rendues intenables par les gaz, les défenseurs résistent tout en attendant l'arrivée des secours. Mais le 7 au matin, vaincue par la soif, la garnison se rend. Si à l'arrière la chute du fort ébranle un peu plus une population déjà bien lasse, sur le terrain les chefs constatent des signes alarmants de découragement et de perte de confiance. Le 12, Joffre informé réagit par un message aux combattants de Verdun. "Je fais appel à tout votre courage, à votre esprit de sacrifice, à votre ardeur, à votre amour de la patrie pour tenir jusqu'au bout et pour briser les dernières tentatives d'un adversaire qui est maintenant aux abois." Il se doit de devancer une crise de confiance qui pourrait peu à peu s'amplifier jusqu'à faire douter le combattant, miner la discipline, affaiblir l'autorité des chefs et par suite faire chanceler les armées.





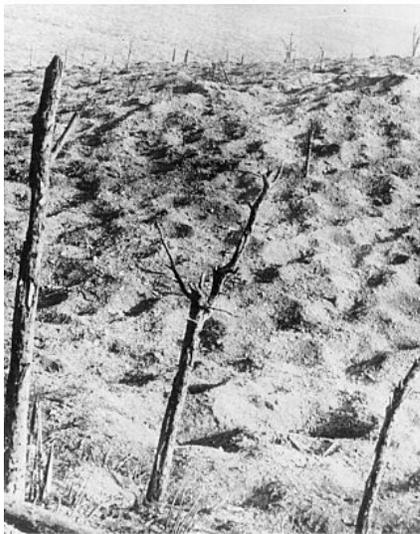
Pour les Allemands, c'est un peu différent. Ils sont enfin arrivés, après 3 mois d'une lutte farouche, sur la ligne de leurs objectifs intermédiaires, celle envisagée en février. S'ils parviennent à dépasser cette limite, rien ne devrait pouvoir arrêter leur entrée victorieuse dans la ville meurtrière. Et Verdun tombé, c'est la route de Paris qui est peut-être ouverte.

Mais le temps presse car sur la Somme l'offensive alliée se précise. Le 23 juin, sur 6 kilomètres, 19 régiments s'élancent pour une attaque dont dépend le sort de cette lutte commencée il y a 120 jours. Très rapidement la situation devient alarmante puis cri-



tique pour les Français. La dernière ligne de défense, celle qui surplombe Verdun, est maintenant à la portée des troupes d'assaut du Kaiser. Mais l'avance victorieuse est encore enrayée.

Pendant 10 jours, des combats d'une grande violence se poursuivent. Les deux adversaires se sacrifient pour quelques ruines, des restes de bois calcinés, des crêtes pilonnées par l'artillerie, des ravins empoisonnés par les gaz et infectés par les pestilances. Pour cette terre outragée, qui paraît comme retour-



Fort de Vaux, face sud.

née par un gigantesque labour, les assauts se succèdent. Dans la même journée certaines positions vont changer plusieurs fois d'occupants. Pour les hommes, c'est véritablement infernal, mais pour Pétain et Nivelle la situation redevient rassurante. Ils viennent d'être informés de l'imminence de l'offensive franco-britannique sur la Somme. Joffre va enfin reprendre l'initiative et imposer sa détermination.

Le premier juillet, 40 divisions alliées s'élancent contre les positions allemandes.

Cette attaque sur la Somme devrait imposer au Kronprinz la cessation de son offensive, mais l'ennemi est têtue. Falkenhayn (qui sera remplacé dans quelques jours par le duo Hindenburg et Ludendorff) décide, comme pour forcer le destin, d'une ultime tentative. Le 11 juillet à l'aube, après un bombardement d'une violence exceptionnelle où dominent les obus toxiques, les régiments allemands repartent à l'assaut. Le soir ils ont l'impression d'avoir enfin Verdun à portée de main. Le 12 au matin, alors que 150 Allemands s'infiltrèrent vers le fort de Souville, ce sont

quelques hommes, cuisiniers, magasiniers ou soldats bleus horizon réfugiés dans l'ouvrage qui, rassemblés en hâte, stoppent cette dernière vague allemande, parvenue épuisée à quelques mètres des fossés.

Le fort dépassé, les assaillants auraient discerné, très proches, les ruines de la cité inviolée. À partir de ce moment, devant Verdun, la volonté va changer de camp. Le Kronprinz reçoit l'ordre de mettre ses troupes sur une stricte défensive, et d'envoyer ses canons et ses hommes vers ce nouveau foyer qu'est la Somme.

Mais Nivelle et son adjoint Mangin ne veulent pas rester cloués sur des positions inconfortables et dangereuses, à moins d'un kilomètre de la dernière ligne de crête. Malgré des moyens limités, ils vont essayer de repousser les lignes allemandes.

De juillet à mi-septembre, dans un petit espace de quelques kilomètres carrés, un véritable champ clos témoin de misères inhumaines et d'actes peu imaginables, d'incessants et meurtriers combats se poursuivent. Mais ces actions coûteuses en sang ne provoquent pas de grands bouleversements. Une sorte d'équilibre



s'installe, que rien ne semble véritablement être en mesure de rompre. Et les combats se poursuivent. Le 4 septembre, c'est au tour des Français de connaître une catastrophe. Le tunnel de chemin de fer de Tannes, long de 1400 mètres et transformé en poste de commandement, abri, infirmerie et dépôts, explose. Plus de 500 corps sont retrouvés dans les décombres.

Mais pendant ce temps, que se passe-t-il sur la Somme?

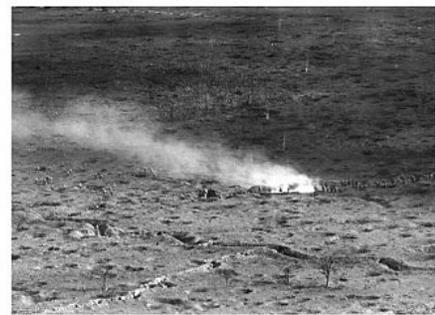
Tout d'abord, la violence et la durée des combats autour de Verdun ont sensiblement diminué les moyens accordés à Foch. Le front d'attaque a été réduit à 30 kilomètres au lieu de 70 et les armées britanniques en sont devenues l'acteur principal.

La bataille a commencé le 1<sup>er</sup> juillet, de part et d'autre de la rivière Somme. Mais très rapidement la progression britannique était contrariée dans de nombreux secteurs. Les pertes britanniques

sont terribles, 20 000 morts ce premier jour. Du côté français, l'avancée était plutôt encourageante, mais le partiel échec britannique a empêché Foch de poursuivre comme prévu au-delà de la Somme.

La grande bataille n'a donc pas évolué comme le prévoyait Joffre. Mais celui-ci ne renonce pas et la bataille

reprend le 14 juillet. La deuxième position allemande est dépassée, la progression est victorieuse sur la rive nord, mais est limitée sur la rive sud. Toutefois de sérieuses divergences entre les généraux français retar-



dent une nouvelle offensive. Le 30 juillet l'attaque reprend mais elle s'enlise encore. Joffre modifie alors le commandement français. Il espère toujours reprendre l'offensive sur un large front et amener les Britanniques à faire de même, mais il ne parvient pas à organiser une bataille d'ensemble et la lutte continue, sanglante, sous forme d'attaques partielles. Une nouvelle action générale prévue pour le 1<sup>er</sup> septembre est reportée au 10 puis décidée le 4. La raison ? La Roumanie vient de déclarer la guerre aux Empires centraux, Joffre





veut ainsi prouver à l'ennemi la bonne coordination des opérations alliées. Cette troisième phase de la bataille s'éternise durant 3 semaines. Le mauvais temps fait du terrain un gluant et terrifiant borbier, mais c'est au cours de cette période que les Anglais utilisent pour la première fois le char d'assaut.

Joffre malgré des conditions climatiques contraires veut persévérer et, pour éviter que des réserves allemandes ne viennent renforcer le front de la Somme, demande à Nivelles

d'organiser une nouvelle opération sur le front de Verdun. Le 1<sup>er</sup> octobre le fort de Douaumont est de nouveau français et le 1<sup>er</sup> novembre le fort de Vaux est réoccupé.

Et sur la Somme tout au long du mois d'octobre, Joffre insiste pour continuer la



coûteuse de la dislocation du front ennemi ? La bataille de la somme a limité puis desserré l'effort allemand sur Verdun. L'avance alliée qui a atteint jusqu'à 13 kilomètres dans la zone occupée a contraint l'ennemi, tranchée après tranchée, à subir à son tour une éprouvante et réelle usure. L'Allemagne a dû engager plus d'une centaine de divisions, soit l'ensemble de ses forces présentes sur le front occidental.

Devant Verdun, après avoir tiré 24 millions d'obus, les soldats du Kaiser ont été presque rejetés sur leurs positions de février. Pétain, Nivelles, Mangin et d'autres sont devenus célèbres alors que Joffre mais également Foch sont maintenant très contestés.

Mais comment éloigner l'om-

ment effectif des armées du Nord et de l'Est, et c'est le général Nivelles qui est choisi et nommé à sa place. Ses méthodes efficaces pour la reprise de Douaumont, sa personnalité et son souci de plaire aux parlementaires ont fait la différence.

Mais dans le même temps Briand nomme également, comme ministre de la Guerre, l'autoritaire général Lyautey. C'est un militaire peu habitué à partager le pouvoir et à accepter que l'on conteste ses idées. Joffre qui s'était résigné à devenir une sorte de conseiller technique du gouvernement ne le supporte pas



parvient à s'imposer, sur le front russe, conformément au programme de Joffre, le général Broussilov a bousculé momentanément les Autrichiens puis de nouveau le front s'est enlisé et en Orient, chacun s'observe et attend son heure. Mais la mort qui rôde, les deuils, l'anxiété journalière



et il remet sa démission qui reste secrète. Puis le 27 décembre un décret présidentiel l'élève à la dignité de maréchal de France. Ce n'est pas lui qui aura à gérer la profonde crise de lassitude qui va gagner les armées françaises dans les mois à venir.

Ainsi en cette fin d'année, après 29 mois de guerre, les fronts ont peu évolué. De demi-échecs en demi-succès, l'année 1916 reste sœur de 1915 et pourtant chaque camp s'accroche encore à l'espoir d'une victoire décisive. À l'extérieur la Roumanie, grande productrice de céréales et de pétrole, a été très rapidement vaincue et est entièrement aux mains des Empires centraux. En Italie aucun des adversaires ne

des familles, les privations, le bourrage de crâne, autant de faits qui ont affaibli les certitudes et sont à l'origine d'une lente mais profonde transformation des mentalités. Et cela surtout chez ceux qui vivent l'existence cauchemardesque du front.

La douleur, le sacrifice et la mort ne sont pas toujours reconnus et appréciés par ceux qui commandent et qui gouvernent. 1917 en apportera une profonde et douloureuse illustration.



lutte. En novembre, malgré de sérieux désaccords entre les commandants en chef des deux armées, de nouvelles opérations sont tentées, mais en fait la bataille de la Somme connaît ses derniers soubresauts. Malgré la violence des combats et l'accumulation des moyens, aucune solution militaire n'a été concluante. Mais quel est le bilan de cette recherche laborieuse et

braveux commandant des armées françaises ? Lui qui a déjà arrêté, en accord avec les autres chefs militaires alliés, les opérations militaires pour l'année à venir.

Fin manœuvrier, Briand, le président du Conseil, pour ne pas alarmer l'opinion publique, nomme Joffre commandant en chef des armées françaises. Mais celui-ci doit abandonner le commande-



**Bataille de Verdun  
franco-allemande  
21 février-15 décembre 1916.**  
Morts français : 163 000.  
Blessés français : 195 000.  
Morts allemands : 143 000.  
Blessés allemands : 180 000.



**Bataille de la Somme.  
1<sup>er</sup> juillet-15 novembre 1916.**  
Morts britanniques : 206 000.  
Blessés britanniques : 213 000.  
Morts français : 66 000.  
Blessés français : 130 000.  
Morts allemands : 270 000.  
Blessés allemands : 135 000.





EMPIRE - LYNX